

Amandine BAZIN-JAMA

Les médisantes

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Amandine BAZIN-JAMA, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

*A Stéphanie, Ndeye, Céline, Laurence, Brigitte, Siham,
Alice,
Geneviève, Marie-Noëlle, Bertille, Catherine, Fran-
çoise, Christine, Léna, Patricia, Solène...
Rudy...
Et toutes celles et ceux que j'ignore...
Peut-être mes amis...*

Les ignorantes

Lundi 7 h 15.

Comme chaque fois que son réveil sonnait, Sophie avait envie de mourir.

Pourquoi cette épreuve était-elle si difficile à surmonter la semaine, quand le week-end, ses yeux s'ouvraient spontanément à cette même heure, sans être capables de se refermer ? Elle n'avait pas assez dormi. Elle ne dormait jamais assez. L'insomnie avait toujours fait partie de sa vie. Elle avait fini par s'en faire une alliée. Elle lui avait été bien utile durant sa scolarité : « Tu feras de longues études » lui disait-on. Elle lui avait fait découvrir des centaines de livres plus ou moins intéressants, elle lui avait fait partager des soirées uniques et précieuses avec sa grand-mère atteinte du même mal, elle avait réussi à lui faire apprécier les biberons et les cauchemars nocturnes de ses petits... Mais le matin, Sophie la haïssait.

Allez, pas le choix : elle avait trois enfants pour lesquels sa présence, même en mode zombi, était encore importante. Elle se roula en dehors du lit, rabattit négligemment la couette et enfila la robe de chambre, très laide mais très chaude, qu'elle portait été comme hiver. Stéphane, avant de partir, avait déjà réveillé Gabin. Toujours matinal, souriant, un bisou généreux, il attendait ses tartines.

Gabin, neuf ans, était un petit garçon jovial, tendre et très malin. À l'aide de ses cheveux en bataille, de ses grands yeux noirs entre deux joues dorées d'une douceur incroyable dont l'une était percée d'une jolie fossette, il exploitait sans vergogne sa place de petit dernier. Il pouvait se permettre de prendre la plus grosse part de gâteau, le dernier yaourt au chocolat restant dans le réfrigérateur, et se faire servir par son entourage sous le charme, sans jamais subir la moindre remontrance.

Elle décida qu'il devrait attendre encore un peu, le temps qu'elle aille faire un tour dans les chambres des filles. Violette, treize

ans, déjà prête, ravissante mais hésitante... Il était très probable que finalement, elle redécouvrit un petit top oublié sous tous les autres, fourrés dans son armoire comme dans un panier à linge sale. Sophie en saurait plus dans un quart d'heure, quand Violette débarquerait dans la cuisine, jetterait un regard moqueur à son frère pour le faire hurler comme un perdu :

— T'arrêtes de me narguer ! Mamaaaaaan !
Violette arrête pas de m'embêter !!!

Précisons que le langage de charretier de ce petit bonhomme haut comme trois pommes est un peu édulcoré pour ne pas heurter la sensibilité des lecteurs. La vérité était beaucoup moins reluisante : les échanges entre ces deux enfants étaient tout sauf cordiaux : les baffes et les noms d'oiseaux en constituaient l'essence.

Violette, jolie brune en plein chamboulement pubertaire, était une adolescente en avance sur son âge. La naïveté de son frère l'horripilait et son débit incessant de paroles entravait quelque peu sa recherche de place en tant que « enfant du milieu » au sein de la

famille. Pour autant, être une puînée ne la dérangeait pas outre mesure. Elle avait l'intelligence de laisser son aînée et sa fougue frayer pour elle un chemin à travers l'épaisse broussaille de principes et de bonnes intentions que leurs parents semaient entre elles et leur maturité. Ainsi, en toute discrétion, elle ne se faisait remarquer que pour récolter leurs éloges.

Pour Ninon, en revanche, les parents resteraient à jamais des débutants.

Quand Sophie entra dans sa chambre, elle dormait encore... Elle devait prendre son bus dans dix minutes mais elle était « large » :

— Maman, arrête de t'énervier... T'inquiète, je gère la fougère.

Mais bien sûr tu gères, tu vas encore louper ton bus et filer à pied en douce pour ne pas être punie...

Ce quotidien, un peu bruyant, elle ne l'eût échangé pour rien au monde. Elle ne supportait pas la locution : « Ah ! Faites des gosses... » jetée à tout va par les rombières qui n'appréciaient leurs gamins que lorsqu'ils étaient à l'école. Elle, elle préférait les

vacances. Quand ils étaient toujours là... Râleurs, brailleurs, désordonnés mais vivants, riants et sans horaires ! Elle avait connu pendant deux ans la peur de ne jamais être mère, les larmes tous les mois quand ses sous-vêtements rougissaient, l'impression de ne pas être finie. Elle n'avait jamais oublié ce sentiment d'injustice : quand ses amies arbo-raient fièrement leur ventre rond, puis leur rejeton, faisant briller les yeux fatigués mais émerveillés de leur compagnon, plus amoureux que jamais, quand elle ne connaissait toujours pas la joie de devenir, pour quelques mois, cet écrin si précieux. Quand Ninon était enfin venue se loger au creux de son ventre, elle s'était jurée de ne jamais utiliser cette expression prolétaire. Elle avait pensé aussi qu'elle serait bien meilleure mère que n'avait été la sienne...

Seize ans plus tard, elle déchantait.

Ninon, adolescente pulpeuse à la tignasse de sauvageonne qu'elle s'évertuait à dompter. Belle âme à fleur de peau, n'aspirait qu'à faire, elle aussi, mieux que ses parents. Pour cela elle avait besoin de plus de liberté. Alors

elle désobéissait, systématiquement. Un « non » pour elle n'était pas une réponse, elle finissait toujours par avoir sa mère, puis son père, à l'usure. Ce n'était que quand elle sentait qu'elle était allée trop loin, que Sophie semblait prête à laisser tomber, qu'elle baisait la garde et se radoucissait. Pour finir elle faisait, au grand dam de Sophie et Stéphane, exactement les mêmes erreurs que sa mère au même âge. Toutes les actions de prévention que Sophie avait pu imaginer s'étaient révélées infructueuses.

En définitive, Sophie avait la chance d'avoir ce que l'on peut appeler une famille « classique » : totalement imparfaite mais heureuse.

Allez, ouste, tout le monde, ou presque, dans le bus, enfin un peu de calme...

Un petit tour devant la glace : pff, elle avait encore pris du poids. C'était un peu désespérant ! Depuis l'adolescence, cette petite brune s'était toujours trouvé cinq kilos de trop. Elle se savait jolie quand même, mais elle aurait aimé mesurer cinq centimètres de

plus pour que ces cinq kilos ne soient plus en trop. Elle était la preuve parfaite que la soupe n'a jamais fait grandir personne. Le seul bénéfice de cette prise de poids régulière, disait-elle, était que cela lui servait de lifting naturel. Elle n'avait pas une ride. Mais les années passant, elle restait incapable d'accepter ses imperfections et excellait dans l'art du camouflage vestimentaire.

Le lundi était son jour de repos. Elle avait rendez-vous avec Valérie pour une marche hebdomadaire plus ou moins sportive selon leur humeur. L'une comme l'autre n'aimaient pas le sport. Elles avaient toutes deux été de ces élèves brillantes, attirant une nuée de cancres lorsqu'une évaluation d'histoire ou d'anglais se profilait, mais les faisant fuir lorsqu'il s'agissait de former une équipe de hand-ball. Comme un aimant qui attire ou repousse selon le sens dans lequel on le tourne. Cependant, en intellectuelles bien renseignées sur les bienfaits de l'activité physique, elles se faisaient violence une fois par semaine, histoire de déculpabiliser après

les week-ends caloriques et arrosés.

Sophie épluchait ses e-mails quand elle aperçut Valérie qui arrivait. Elle était très jolie, avec sa chevelure noire et ses yeux verts, mais elle avait gardé de ses complexes de collégienne une courbure exagérée de sa colonne vertébrale, comme pour s'excuser de dépasser ses amies d'une tête. Sophie lui répétait toujours qu'elle devait être fière de ce qu'elle était. Mais quand on traverse l'enfance en étant soumise en permanence à comparaisons, on prend l'habitude de se faire plus petite, de se planquer. Quant à ce corps si svelte que Sophie lui enviait tant, Valérie le jugeait fade et sans formes.

Sophie et Valérie s'étaient connues au lycée, s'étaient un peu éloignées pendant leurs études, longues et accaparantes pour toutes les deux, mais avaient su garder le contact. Les liens s'étaient tout naturellement resserrés par la suite, quand elles avaient emménagé dans la même ville.

Presque tous les lundis, le même sujet re-

venait sur le tapis :

— Alors Valérie, des nouvelles de Nicolette ?

— Ne m'en parle pas, Marc n'a rien trouvé de mieux à faire que de l'inviter à déjeuner hier. Mais quand va-t-il arrêter de lui dérouler le tapis rouge ? Qu'est-ce qu'il croit, qu'elle va devenir gentille du jour au lendemain ? Qu'elle va finir par le laisser grandir et accepter de lui donner sa part d'héritage sans décider de ce qu'il peut faire avec ? Mais il rêve ! Elle le tient par les bourses cette peau de vache... Et en attendant, qui est-ce qui se fait pourrir ? C'est Bibi !

Valérie et sa belle-mère, c'était tout un poème. Il semblait que celle-ci n'ait jamais apprécié sa bru. Dieu seul savait pourquoi... Trop jolie, trop intelligente, trop indépendante, trop de caractère... Elle ne savait pas. Valérie avait une voix forte et le verbe facile. Cela ne pouvait que déplaire à Nicolette qui n'avait aucun de ses talents. Peut-être était-ce simplement parce qu'elle lui avait pris son petit dernier, celui qui lui ressemblait le plus... Le premier en effet avait tout de son

père, que Nicolette avait passé sa vie à dénigrer. Elle avait donc un rapport moins fusionnel avec lui, ce qui serait plutôt un avantage pour une éventuelle élue, à condition que le niveau d'études de la belle ne soit pas trop élevé et qu'elle sache bien repasser les chaussettes. Depuis longtemps, Sophie savait que Nicolette répétait à qui voulait bien l'écouter combien elle détestait Valérie. D'après elle, elle était paresseuse, exigeante, dépensière et surtout, méchante avec son fils chéri. Mais Sophie le gardait pour elle. La situation était déjà suffisamment tendue dans le couple pour qu'elle vînt l'envenimer.

Elle s'étonnait toujours de voir tant de belles-mères se poser en rivales face à ces jeunes femmes amoureuses et bien intentionnées, qui ne demandaient qu'à rendre heureux leur fison. Quel intérêt ? Elle ne comprenait pas. Elle espérait vraiment ne pas devenir elle-même une « belle-doche » un jour. Et surtout ne pas occuper toutes les conversations comme c'était le cas chez Valérie qui ne supportait plus la sienne, mais qui continuait, par amour, à courber l'échine et sourire sans

rien dire. Jusqu'à quand ?

Elle ferait moins la maligne, la Nicolette, quand elle récupérerait son fils divorcé et dépressif, qui lui laisserait ses trois ados en pleine crise pendant qu'il bosserait encore plus qu'avant pour joindre les deux bouts, faute d'avoir obtenu l'héritage qui lui était dû au décès de son père... Mais qu'est-ce qu'elle croyait, qu'il resterait définitivement avec elle ? Il était gentil, beau gosse, il en trouverait très vite une autre, elle-même divorcée à cause d'une reine mère castratrice. Et là c'est Valérie qui rirait bien ! Ou pas.

Bref, les voilà parties pour une ou deux heures de marche plus ou moins rapide autour du lac d'Alforge. Cette ville était suffisamment petite pour en connaître tous les recoins, et suffisamment grande pour garder un certain anonymat. Elle était nichée au-dessus d'une vallée iséroise. Sur les flancs de la chaîne de Belledonne, cernée par deux lacs, des montagnes, et coiffée d'une petite station de ski familiale, fort sympathique mais en mal de neige depuis quelques an-

nées. Nos deux marcheuses aimaient cet endroit. Il y faisait bon vivre. On avait l'impression, quand on prenait un peu de hauteur, que les habitations avaient glissé pour se retrouver les unes contre les autres, dans le berceau formé par les versants alentour.

Pendant leur randonnée matinale, elles se défoulaient, dissertaient sur tous les sujets, croisaient un peu toujours les mêmes hères : des coureurs, des cyclistes, des nounous accompagnées de toute une lignée de bouts de choux comme autant de petits canards derrière leur maman sur le lac. Elles croisaient aussi, et ce tous les lundis, la dame au chien... Un énorme chien qui systématiquement leur sautait dessus lorsqu'elles passaient à proximité. Le problème n'était pas tant que ce chien, bien intentionné, veuille jouer avec elles, ce qui les agaçait particulièrement, c'était que la maîtresse de ce molosse s'imaginait rassurante en leur criant : « Ne vous inquiétez pas il n'est pas méchant ! ». Remarque profondément stupide ! Il ne manquerait plus que, non content de leur sauter dessus avec ses pattes cras-

seuses et de manquer les faire chavirer, il leur bouffe la moitié du visage ! Heureusement qu'il n'était pas méchant !

Sophie n'aimait pas les chiens, ou du moins elle avait une aversion pour certains de leurs maîtres, qui n'avaient pas compris que cet animal pouvait être un compagnon aimant, intelligent et très utile si tant était qu'il fût, au même titre qu'un enfant, éduqué.

Ce jour-là, comme de coutume, le très très gentil quadrupède ne les loupa pas et leur sauta au cou, provoquant leurs hurlements, de surprise et de colère. Et comme de coutume, la maîtresse répéta qu'il n'était pas méchant. Mais cette fois-ci Sophie, excédée, lui répondit :

— Ok, on a compris, il n'est pas méchant. Mais s'il pouvait aussi être moins con !

Sur ces mots, elles repartirent en riant, n'écoutant pas le torrent d'injures déversé par la propriétaire furieuse qu'on insultât son chien-chien adoré. Elles se firent la remarque que tous ces canidés qui s'ébrouaient près des vacanciers sur la plage, qui gueulaient après n'importe quel imprudent qui avait le

malheur de passer devant leur portail, ou qui déposaient leurs immondes étrons sur le chemin de nos chaussures, étaient traités de « connards de chiens » aussi injustement qu'un enfant mal élevé pouvait recevoir la qualification de « sale petit con ».

— Eh bien, on ne se rend pas compte mais le temps passe vite, une petite pause ?

Elles arrivèrent au Millénaire, leur bar habituel, situé sur la place de la Révolution, au centre de la petite ville. Cette place était très sympathique les journées d'été, avec son église, ses petits immeubles multicolores et ses jets d'eau, dans lesquels quelques gamins s'aventuraient parfois...

Elles s'installèrent à leur table préférée, tout au bord de la terrasse. Placées là, elles pouvaient à leur guise observer les passants. Elles adoraient cela... imaginer leur vie. Elles n'étaient pas très tendres, mais quoi de mieux pour se rassurer que de mettre en exergue les défauts des autres ?

Parmi ces « autres », l'une de leurs favo-

rites était : « la grande qui ne s'entretient pas » :

— Non mais regarde-la celle-là ! Franchement je ne comprends pas... Elle n'est déjà pas jolie mais t'as vu comme elle est nippée ? Elle ne ressemble à rien ! Le tee-shirt de son mec, le legging tellement usé qu'il en est transparent... Mais qui peut bien se taper cette mocheté ?

— Encore une qui s' imagine que la vie d'une femme s'arrête une fois les enfants faits.

Izabela, exténuée, rentra chez elle après une heure de sport intensif avec son amie Nadia, qu'elle avait encore un peu de mal à suivre malgré de gros progrès. Pour cette séance de souffrance matinale, elle se fichait complètement de son allure, elle enfilait son vieux legging hyperconfortable et anti-transpirant, ainsi qu'un tee-shirt de son mari, Sylvio, décédé brutalement quelques mois auparavant. Ils étaient un peu trop grands mais lui rappelaient combien il était important de prendre soin de sa santé. Dans l'espoir de ne pas subir le même sort que son époux, Izabela avait demandé à Nadia de devenir son coach sportif. Elles se rejoignaient donc tous les lundis pour des activités diverses selon leur humeur et leur motivation : stretching, yoga, escalade, fitness ou course à pied. Tout sauf marcher comme des mémères autour du lac...

Quand Izabela franchissait le seuil de sa maison, c'était comme une récompense après

une journée bien remplie. Cette bicoque, qui ne payait pourtant pas de mine quand ils l'avaient achetée à leur arrivée dans la région, était devenue son point d'ancrage. Des massifs d'hortensias et de rhododendrons formaient comme une bouée autour de la bâtisse. Izabela s'y sentait rassurée malgré l'absence de Sylvio, avec qui elle l'avait retapée pour en faire cet endroit si chaleureux, à une quinzaine de minutes de Pont-sur-Baille, où elle travaillait depuis six ans comme agent d'assurances, et à cinq minutes d'Alforge.

Fille d'immigrés polonais, dont elle tenait la taille, les pommettes saillantes et les yeux en amande, elle était moderne et bien dans sa peau, bien qu'elle n'eût pas conscience de son sex-appeal. Elle avait un peu d'embonpoint, mais n'en avait jamais fait grand cas. Et à quarante-deux ans, elle se pardonnait plus de bourrelets qu'à vingt. Quant à sa grande taille, elle l'assumait parfaitement. Dominer les foules lui donnait un certain sentiment de puissance. Véritable fashionista, elle était toujours au fait des dernières tendances et savait parfaitement se mettre en

valeur. Nul besoin pour elle de participer à ces émissions de relooking, qui font d'un vilain petit canard un cygne majestueux. Une bonne douche suffisait à la métamorphoser. Elle enfila sa jupe droite noire, un pull décolleté, se maquilla discrètement, juste assez pour avoir l'air frais mais pas ravalé. Enfin elle fut prête pour aller travailler.

Elle avait rendez-vous avec trois clients en fin de matinée : Etienne Domicci, qui la draguait ouvertement et lourdement. Pas dégueulasse mais franchement pas très fin et très marié, le salaud... Bruno Parloz, toujours essoufflé et dégoulinant. Elle tremblait chaque fois qu'il s'asseyait car elle avait déjà dû, à cause de lui, faire remplacer ses chaises. Très gentil mais un peu... encombrant, odorant et chronophage... Le troisième, le beau et solaire Gaëtan... Que dire de lui... Il était client de l'agence depuis quelques mois. Izabela savait qu'il avait souscrit plusieurs assurances vie mais c'était la seule information qu'elle avait réussi à glaner à son directeur, qui était en charge du dossier. Quand il entra dans l'agence, tous

ses collègues, hommes ou femmes, tombaient en pâmoison. Elle-même n'était pas insensible. *Elle en aurait bien fait son quatre-heures !* comme elle avait l'habitude de dire depuis qu'elle s'était de nouveau permis d'avoir des amants. Mais ce mec-là paraissait inaccessible. Izabela l'imaginait au bras d'une épouse magnifique dont il était certainement très épris. Qu'un homme comme lui soit infidèle n'était absolument pas imaginable. Il n'avait certainement pas besoin d'aller se rassurer dans les bras d'autres femmes. Bien qu'elle en fût flattée, elle ne comprenait pas pourquoi cette fois-ci c'était avec elle qu'il avait demandé un entretien.

— Bonjour monsieur Ravage, heu... Rivage, que puis-je faire pour vous ?

Elle le regarda s'asseoir. Il portait un jean parfaitement ajusté à ses fesses, un sweat à capuche bleu qui mettait en valeur ses yeux et qui, avec ses cheveux juste assez décoiffés, lui donnait l'air plus jeune, genre surfeur.

— Bonjour, j'ai pris rendez-vous aujourd'hui parce que ma situation a changé

récemment.

— Pouvez-vous m'en dire un peu plus ?

— Eh bien, actuellement, je bénéficie de la mutuelle de mon épouse... Malheureusement, nous nous sommes résolus à nous séparer.

— Ah je comprends, je suis vraiment désolée pour vous, ce doit être très difficile...
Si tu veux un câlin pour te consoler c'est quand tu veux !

— Oh, non, rassurez-vous tout va bien. Cela faisait longtemps que nous ne nous parlions plus sans nous disputer. Nous n'avons plus rien en commun, si ce n'est nos enfants. Bref, je ne vais pas vous ennuyer avec mes histoires... J'ai donc besoin d'adhérer à ma propre mutuelle.

— D'accord, il va me falloir votre carte d'identité, ce formulaire rempli avec notamment le nom et les dates de naissance de vos enfants, votre nouvelle adresse, des attestations de sécurité sociale et de salaire.

— Bien, mais je suis kinésithérapeute, comment puis-je vous donner une attestation de salaire ?

Kiné, une information alléchante...

— Vos trois dernières déclarations d'imposition feront l'affaire.

— Ok, voulez-vous également mon numéro de téléphone ?

Le regard qu'il lui lança à ce moment-là ne laissait pas de place au doute.

— Euh... Oui euh... Pourquoi pas, mais vous devez avoir le mien, sur ma... ma carte de visite...

— Je ne sais pas, peut-être, mais comme cela, vous pouvez me téléphoner... quand vous voulez, si vous avez besoin d'informations, ou pour... n'importe quoi d'autre... lui répondit-il sans la lâcher des yeux.

Elle se trouvait dans de beaux draps maintenant... Elle n'avait vraiment pas imaginé que leur conversation prendrait cette tournure. Elle était tentée par sa proposition mais elle n'était pas certaine d'avoir bien compris le sous-entendu. De plus, si elle s'était permis quelques coups d'un soir depuis qu'elle était seule, elle n'avait, pour l'instant, jamais envisagé de faire entrer un autre homme dans

sa vie et celle de Théa, sa fille. A quinze ans, cette dernière tentait comme elle pouvait de se remettre du décès de son père, avec qui elle avait, depuis petite, eu une relation très privilégiée. Il était tendre, doux comme un agneau malgré une carrure de grizzli. Il avait toujours su accorder autant de temps à sa femme qu'à sa fille, ce dont elles lui avaient su gré. Il n'avait pas été vraiment capable d'autorité envers Théa qui savait le charmer en toutes circonstances. C'était donc Izabela qui avait dû endosser ce rôle. Aujourd'hui cela ne facilitait pas leurs relations. D'autant qu'il était difficile pour Théa, en plein chamboulement hormonal, de s'épanouir auprès d'une mère qui attirait, malgré elle, l'attention partout où elle se trouvait. Théa pleurait son papa. Izabela pleurait son mari, mais cherchait à tout prix à s'en sortir, à garder une vie qui serait celle d'une femme de son âge. A ne pas rester « une veuve ». Difficile pour Théa de comprendre que l'on peut remplacer un mari et pas un père.

Après tout, Izabela estima qu'elle n'était pas obligée de tout dire à sa fille. Mais quel

prétexte pourrait-elle trouver pour attirer ce Gaëtan ailleurs qu'à l'agence ?

Le lendemain quand elle arriva au travail, toute à ses réflexions sur la façon dont elle pourrait procéder pour revoir Gaëtan, elle comprit très vite, à la démarche chaloupée de l'hôtesse d'accueil et à ses yeux papillonnants, qu'il se passait quelque chose. Elle se tourna et...

— Ah ! Bonjour, monsieur Rav... Rivage... Que me vaut le plaisir de vous voir ici ? Ai-je oublié quelque chose ?

— Oui bien sûr que vous avez oublié quelque chose...

— J'en suis confuse. Entrez donc dans mon bureau, je vais voir ce que je peux faire pour vous.

— Mais je ne voudrais pas vous déranger, vous avez certainement beaucoup de travail...

— Ne vous en faites pas, je peux toujours trouver un petit peu de temps pour vous... Qu'ai-je oublié alors ?

— Eh bien, simplement, en arrivant chez

moi, je me suis aperçu que, vous ne m'aviez pas dit à quelle heure vous étiez disponible ce soir... pour... aller boire un verre...

— Ah, heu, certes, mais... C'est que... *Oh punaise qu'est-ce que je dis là...* C'est un peu compliqué en ce moment...

— Ah eh bien... désolé de vous avoir dérangée alors.

— Non, non, non, c'est moi qui suis désolée, je vais me débrouiller. Ce soir alors, je sors du travail à dix-huit heures.

Quelle chance, Théa avait prévu de dormir chez une copine ce soir pour terminer un exposé sur l'architecture du Moyen Age, en prévision d'un voyage scolaire à Guedelon le mois suivant.

— Très bien, je passe vous chercher ?

— Je préférerais qu'on se retrouve... en ville...

— D'accord, alors rendez-vous au bar Le Diogène, vous connaissez ?

— Oui je vois, à ce soir alors !

— A ce soir, lui répondit-il en lui serrant la main, un peu plus longtemps qu'il n'est d'usage...

Tout émoustillée à l'idée de la délicieuse soirée qui l'attendait, elle se demandait où était le loup ? Cela avait été trop facile. Habituellement c'était elle qui chassait, elle n'avait pas la carrure d'une antilope. Cette fois-ci elle n'avait rien eu à faire. De plus, elle ne s'attaquait jamais à d'aussi jolis spécimens. A quoi devait-elle s'attendre ? Allait-il lui présenter son copain timide, ingrat et incasable ?

Jusqu'au soir il lui sembla que ses clients les plus pénibles s'étaient donné le mot pour venir cette après-midi-là. Elle les écoutait un peu distraite, tâchait de rester efficace et à dix-huit heures trente, elle réussit enfin à fermer son bureau. Elle partit en courant, sauta dans sa voiture, elle avait déjà trop de retard pour y aller à pied. Quand elle arriva avec vingt minutes de retard, priant pour qu'il soit toujours là, il s'était déjà commandé un verre et l'attendait patiemment, seul. Elle eut beau chercher, pas de copain moche à l'horizon, pas de bande d'amis qui l'observait... Mais où était le loup ?

Elle traversa le bistrot à la hâte, s'assit en